NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

62 Nº 6 1935

Les fouilles de 1932 aux bords du lac de Génésareth

Jean LEVIE (s.j.)

p. 626 - 634

https://www.nrt.be/es/articulos/les-fouilles-de-1932-aux-bords-du-lac-de-genesareth-3442

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LES FOUILLES DE 1932 AUX BORDS DU LAC DE GÉNÉSARETH

Nombreux sont les souvenirs évangéliques qui se rattachent au lac de Génésareth : Capharnaüm, centre du ministère apostolique de Jésus; Bethsaïde, village de Pierre, André et Philippe; Corozaïn, maudit par le Christ; Magdala, ville de Marie Magdeleine; c'est sur les bords du lac qu'eurent lieu les principales prédications et de nombreux miracles du Maître, les deux multiplications des pains, le discours eucharistique, la grande journée des paraboles et, très probablement, le sermon sur la montagne.

Le voyageur qui, partant de Tibériade dans la direction du nord, suit les rives occidentales et septentrionales du lac, rencontre d'abord Medjdel, la Magdala de l'Évangile, traverse la plaine d'El Ghouëir, ancienne plaine de Génésareth et parvient, à l'extrémité de la plaine, aux restes d'un ancien hameau sarrasin, *Khirbet Minié*; en face de lui s'élève une colline de 85 mètres, qui s'avance comme une digue jusque dans le lac : le *Tell el-'orême*; au sommet se dressait autrefois la ville biblique de Kinnereth (ou mieux Kinneroth; Jos., XIX, 35), dont le nom plus récent (grec : Γεννησάρ, fém. : Γεννησαρέζ) s'est étendu à la plaine et au lac. Après avoir, par un détour, gravi la colline, on aboutit à la vaste baie d'*Et-Tabga*, au nord du lac, limitée à l'ouest par la pointe du Tell el-'orême, à l'est par la pointe d'Et-Tabga qui cache à notre vue Capharnaüm (Tell Houm). Là fut établie en 1886, avec un couvent-hôtellerie destiné aux pèlerins, une grande exploitation agricole appartenant à la société catholique du « Deutscher Verein des heiligen Landes » et confiée aux Pères lazaristes allemands. Cette portion de la rive est surtout célèbre par les « sept sources » qui y naissent (Ἑπτάπηγον ou mieux Ἑπτάπηγαι), déjà mentionnées par l'historien Josèphe (*B. J.*, III, 10, 8) comme « fontaine de Capharnaüm », et dont le nom s'est conservé jusqu'aujourd'hui (Et-Tabga dérivé de ἑπτάπηγαι). Si l'on continue vers l'est, au delà de la pointe Et-Tabga, on aboutit à Tell Houm (= Capharnaüm) et plus loin, après avoir passé le Jourdain, au site de Et-Tell (= probablement Bethsaïde).

Khirbet-Minié, *Tell el-'Orême*, *Et-Tabga*, ce sont les trois sites qui ont été fouillés, du 19 février au 1er avril 1932, par la « Görres-gesellschaft » d'accord avec le « Deutscher Verein des heiligen

Landes », sous la direction du P. A. E. Mader, S. D. S., de M. A. M. Schneider et du P. R. Köppel, s. I. Les résultats nous semblent pouvoir intéresser nos lecteurs (1).

Les fouilles de Khirbet Minié (2).

Khirbet Minié a été jadis l'objet d'identifications diverses; les anciens palestinologues croyaient y reconnaître soit le site de Bethsaïde, soit celui de Capharnaüm. Aujourd'hui, en se fondant sur l'ancienne tradition des pèlerins chrétiens (par exemple saint Jérôme au IV^e^ siècle et Theodosius au VI^e^) et surtout sur la belle découverte à Tell Houm (1905-1926) d'une vaste synagogue du II^e^ ou III^e^ siècle après Jésus-Christ, les archéologues localisent généralement Capharnaüm à Tell Houm; Bethsaïde (l'unique Bethsaïde) doit être cherchée, d'après les indications combinées de Josèphe et de Pline, des évangiles et des anciens pèlerins, à l'est de Capharnaüm, au-delà du Jourdain, probablement à Et-Tell.

Pendant longtemps on n'avait découvert à Khirbet Minié que des restes de constructions arabes; ni les fouilles — peu importantes du reste — de Wilson en 1865, ni celles de Macalister en 1903 n'avaient laissé reconnaître de traces d'occupation romaine. Le P. Mader eut l'heureuse idée de risquer une nouvelle tentative, que vingt années de réflexions personnelles et de recherches lui faisaient espérer fructueuse. Au début de mars 1932, avec cinquante ouvriers bédouins, il fit creuser le sol à l'extrémité ouest de la légère élévation que représente Khirbet Minié; à six mètres de profondeur, il

(1) Les premières nouvelles de ces recherches parurent dans l'*Osservatore romano* des 21-22 mars et du 25 mai 1932, dans *Biblica*, avril 1932, p. 252, et, plus en détail, juillet 1932, p. 293-308 (par Mader et Köppel eux-mêmes), dans *Theologie und Glaube*, 1933, p. 397-410 et p. 669-677 (articles de Mader). Le P. Mader a rendu compte également de ses recherches dans *Das heilige Land* et dans le *Journal of the Palestine Oriental Society*. Inutile d'allonger cette bibliographie qui serait très étendue et comprendrait même des journaux (cfr p. ex. *New-York Times* du 12 juin 1932). — Le compte rendu officiel des fouilles de Et-Tabga vient de paraître à la fin de 1934 et est le principal objet de cette note : A. M. SCHNEIDER, *Die Brotvermehrungskirche von et-tabga am Genesarethsee und ihre Mosaiken*. Collectanea hierosolymitana, Band IV, Paderborn, Schöningh, 1934, (24 × 16 cm.), 82 pages, 31 planches. Prix : 4,80 Mk.

(2) E. MADER, S. D. S. dans *Theologie und Glaube*, 1933, p. 403-410; dans *Biblica*, 1932, p. 295-296; dans *Journal of the Palestine Oriental Society*, 1933, p. 209-220.

découvrit les premiers restes d'une muraille de 70 mètres de long et et de 1 m. 50 d'épaisseur. Les fouilles durèrent jusqu'au 31 mars. Les ressources financières ne permettant pas de dégager l'ensemble du monument, on se contenta de déterminer par des sondages et par des excavations limitées la structure générale et les caractères de la bâtisse. De forme carrée, de 70 mètres de côté, pourvue d'une seule entrée monumentale flanquée de deux tours (à huit mètres sous le sol actuel), garnie au total de neuf tours, d'une technique de construction qui marque l'origine romaine, cette bâtisse ne peut être qu'un « Castellum » romain du genre de ceux que construisirent de 98 à 138 les empereurs Trajan et Hadrien comme défenses du *Limes arabicus;* il est possible cependant que le Castellum soit antérieur ou plus ou moins postérieur à ces dates; on trouve des constructions de ce type et de ce plan jusqu'au IVe siècle après Jésus-Christ. Devant la porte unique du Castellum passait l'ancienne *via maris* (Isaïe, VIII, 23) qui allait de Babylone à Damas et puis, longeant au nord-ouest le lac de Génésareth, gagnait la côte méditerranéenne et de là l'Égypte.

Sans donner encore beaucoup de précisions à ce sujet, le P. Mader dit avoir découvert, aux environs immédiats de ce castellum, les vestiges d'une bourgade ou station importante, qui, du castellum s'étendait à l'est sur une longueur de 210 mètres jusqu'au lac, au nord sur 330 mètres jusqu'au Khân Minié, au nord-est sur près de 250 mètres jusqu'au pied du Tell el-'Orême. Une conduite d'eau romaine amenait l'eau de la plus grande des sept sources d'Et-Tabga jusqu'à cette agglomération et jusqu'à des bains romains (ornés de mosaïques) découverts à 220 mètres au nord-est du Castellum, au pied du Tell el-'Orême.

Khirbet Minié avait perdu sa célébrité d'autrefois parce que, pendant longtemps, on n'y avait trouvé que de « l'arabe ». Après ces premiers résultats, le P. Mader se demande déjà si la continuation des fouilles n'amènera pas à réviser des conclusions considérées comme acquises et peut-être à placer de nouveau à Khirbet Minié le site de Capharnaüm (1); il se hâte du reste d'ajouter que toute affirmation de ce genre serait singulièrement prématurée et que surtout il serait erroné de prétendre retrouver dans ce Castellum (du IIe siècle ?) la « caserne du centurion de Capharnaüm ». Jusqu'à

(1) Ou, ajoute-t-il, de Gennésar, ou de Dalmanutha, ou d'une Bethsaïde occidentale (*Theol. und Glaube*, 1933, p. 409),

la mise à jour de documents ultérieurs, il nous semble difficile d'évincer les nombreux titres de Tell Houm à représenter Capharnaüm; quoi qu'il en soit, l'intérêt de ces premières découvertes rend hautement désirable une prompte continuation des fouilles.

Tell el-'Orême et Kinnereth (1).

De 1909 à 1911, P. Karge († 1922) avait étudié le *Tell el-'Orême* (2) du point de vue de la préhistoire et de l'histoire la plus ancienne; il avait reconnu des parties de l'ancien mur cananéen de Kinnereth (ville connue, outre Josué, XIX 35, par un texte d'Aménophis IV 1375-1358), et trouvé diverses pièces de céramique du troisième âge du bronze et du premier âge du fer. En 1928 on y découvrit un fragment de stèle de Thouthmès III, qui, avec d'autres pièces (p. ex. un scarabée de la reine Teje), manifeste l'influence de la culture égyptienne en cette région. Les travaux entrepris de février à avril 1932 furent de caractère plutôt préparatoire, en vue de fouilles ultérieures éventuelles. Le P. Köppel s'attacha à réaliser une description géologique et préhistorique de la région, dont il donne les résultats dans son article de *Biblica*. Des sondages effectués en quatorze endroits permirent de reconnaître, à une profondeur de 14 ou 15 mètres, d'autres portions du vieux mur de la ville cananéenne et amenèrent au jour de nombreuses pièces de céramique, dont 60 % de la fin de l'âge du bronze et 30 % de l'époque romaine. Il semble bien qu'outre les restes manifestes de l'ancienne ville cananéenne des traces certaines subsistent d'un poste militaire romain, d'importance secondaire, dépendant sans doute du Castellum, et établi sur la colline durant un temps relativement court; il eut probablement comme mission de protéger la « via maris » ainsi que la navigation sur le lac. On lira avec intérêt dans un des articles du P. Mader (*Theol. u. Glaube*, *o. c.*, p. 401-3) l'exégèse qu'il propose du nom de Kinnereth (à cause de la forme de lyre du Tell el-'Orême) et les considérations qu'il émet sur le déplacement (peut-être à Khirbet Minié) de la ville de Ginnésar (Mc, VI, 53; Mt., XIV, 34) que la tradition rabbinique a toujours identifiée avec Kinnereth.

(1) R. Köppel, S. I. dans *Biblica*, 1932, p. 298-308; E. Mader, S. D. S. dans *Biblica*, 1932, p. 297; dans *Theologie und Glaube*, 1933, p. 398-403.

(2) Cfr son livre *Rephaim*, Paderborn, Schöningh, 1917, p. 115-187.

La basilique de la multiplication des pains à Et-Tabga (1).

Depuis longtemps, dans la tradition locale et des récits d'anciens pélerins (cfr infra), le site des « sept sources » était regardé comme l'emplacement du miracle de la multiplication des pains; là devait s'être élevée l'église qui en perpétuait le souvenir. Des fouilles dans cette région s'imposaient d'autant plus qu'à la fin du siècle dernier le P. Z. Biever avait trouvé non loin de l'octogone du Birket 'Ali ed-dâher une mosaïque représentant un panier de quelques pains entre deux poissons (cfr Mc, III; 38, Jo., VI, 9); les recherches de M. Karge en 1911 (non publiées) aboutissaient aux mêmes conclusions.

Commencées le 19 février 1932 et poursuivies jusqu'au 1er avril, avec quarante ouvriers, les fouilles de la Görresgesellschaft, dirigées par le P. Mader et M. Schneider, réussirent rapidement au-delà des espérances : non seulement on parvint à découvrir et à dégager entièrement les restes de l'ancienne basilique du IVe siècle, mais on retrouva sous l'autel la pierre même vénérée par les anciens pèlerins comme celle sur laquelle Jésus aurait accompli le miracle; en outre on mit à jour plusieurs mosaïques d'une grande valeur artistique, en partie bien conservées et semblant dater du IVe siècle. Le compte rendu officiel de M. A. Schneider (fin 1934), orné de nombreuses gravures et de plans, permet aujourd'hui de donner un exposé plus précis de ces résultats.

L'église dégagée se trouve à une cinquantaine de mètres à l'ouest du bassin octogonal de l'émir 'Ali ed-dâher. Avec ses annexes immédiates, elle forme un quadrilatère irrégulier de 56 mètres de long (direction ouest-est) sur 33 mètres de large à l'extrémité ouest et 24 mètres 30 de large à l'extrémité est, irrégularité motivée surtout, semble-t-il, par le tracé de la voie antique. Sauf au sud-est où la route actuelle a empêché l'excavation, le plan de l'édifice est nettement marqué par les fondements retrouvés de tous les murs et colonnes et, au nord et à l'est (abside), par les restes de murs conservés en certains endroits jusqu'à 1 mètre 85 de hauteur.

L'église, de type basilical, comprend les parties habituelles : l'atrium est de forme irrégulière, de largeur décroissante, avec,

(1) Cfr surtout le rapport officiel de ces fouilles, cité plus haut, de A. M. SCHNEIDER, *Die Brotvermehrungskirche von et-tabga am Genesarethsee und ihre Mosaiken;* en outre MADER dans *Biblica*, *o. c.*, 1932, p. 293-295 et dans *Theologie und Glaube*, *o. c.*, 1933, p. 669-677.

semble-t-il, une seule entrée, *latérale*, du côté nord (où passait la route), entouré à l'ouest et au sud de chambres, destinées sans doute au logement des pèlerins; suit le narthex, de 3 m. 30, donnant accès aux trois entrées de la basilique. La basilique elle-même a la symétrie classique (le terrain restant, sur les côtés nord et sud, étant occupé par diverses annexes, corridors, chambres, etc.) : elle est à trois nefs formées par deux lignes de cinq colonnes (1), la nef centrale étant un peu large (7 m. 90) relativement aux deux autres (3 m. 58 chacune); la mosaïque de la nef de droite est entièrement perdue; les deux autres sont bien conservées et datent de la première construction de l'église; motifs très simples, indéfiniment répétés ; pour la nef du milieu, successions de losanges formés de fleurs tressées avec, au centre, une fleur rouge à quatre pétales, tout l'ensemble étant encadré d'une bordure de dessin géométrique; pour la nef de gauche, des carrés de formes diverses avec une bordure en entrelacs. Entre les colonnes (du côté nord, celles du sud étant perdues), mosaïques très originales, d'une grande finesse d'observation, représentant divers types d'oiseaux, deux paons se faisant face, deux oies marines (bernacles) s'approchant, hésitantes, d'un vase rempli d'eau, un grand oiseau se lançant, agressif, sur une marmotte craintive, etc.

A la hauteur de la quatrième colonne, la basilique s'élargit de 1 mètre 75 de chaque côté en une sorte de transept, formant un vaste espace (2) autour du presbyterium et de l'autel. C'est jusqu'ici la seule église basilicale de Palestine qui possède semblable particularité; de là le vif intérêt de la découverte du point de vue de l'histoire des formes architecturales. M. Schneider (p. 33-39) considère Tabga comme un type basilical mêlé, dérivant de deux influences, toutes deux étrangères à la Palestine : le schème romain qui a amené cette sorte de transept et la place de l'autel sous la corde de l'arc de l'abside; le schème byzantin auquel est due l'avancée de la colonnade jusque dans le transept, ainsi que la ligne droite de l'extrémité est. Quant à cet élargissement en transept, apparaissant d'abord dans les églises dédiées à des martyrs, l'origine première en est, pense-t-il, l'intention de grouper les fidèles et

(1) Sur les colonnes et chapiteaux retrouvés, cfr SCHNEIDER, *o. c.*, p. 22-27.

(2) Il y a environ 16 mètres depuis cet élargissement jusqu'à l'extrémité de l'abside, et 11 à 12 mètres de la fin de la colonnade à l'extrémité de l'abside.

pèlerins aussi près que possible du tombeau ou du monument vénéré, conformément à leurs désirs.

C'est dans le transept, à gauche et à droite, que se trouvent les deux plus remarquables mosaïques de l'église (de 6 m. 50 × 5 m. 50 et de 6 m. 10 × 4 m. 25), formant deux vastes tableaux d'histoire naturelle palestinienne : plantes de marais, oiseaux aquatiques, reptiles, tours et bâtiments, groupés avec une gracieuse fantaisie et un réalisme expressif; beaucoup de détails savoureux, par exemple les deux canards qui se becquettent, l'oiseau qui, dressé sur une longue tige, fait la toilette de son plumage, etc.; d'autres détails énigmatiques comme cette tour de dix étages (6e au 10e notés en lettres grecques), que M. Schneider interprète comme un Nilomètre et le P. Mader comme la tour de Magdala. Vingt planches de l'album final du livre *Die Brotvermehrungskirche* reproduisent, parties par parties, ces deux mosaïques. A la suite d'une étude approfondie de leur technique (p. 57-62 et 65-79) comparée avec d'autres mosaïques du temps (reproduites en sept planches), M. Schneider juge que leur composition se place parfaitement au IVe siècle, qu'elle suppose un artiste original, bien formé comme technicien et ayant subi l'influence égyptienne, en même temps qu'observateur personnel, séduit par les scènes et les types du paysage palestinien. Aucune trace de représentation humaine; qu'on se rappelle que les interdictions du synode d'Elvire sont de l'an 300, et que nous sommes en pays sémitique, dans la patrie de saint Épiphane (315-403). Une brève inscription grecque, ajoutée plus tard au haut de la mosaïque de gauche, appelle la grâce du Seigneur sur un certain Sauros, sans doute l'artiste qui, au Ve ou VIe siècle, a réparé des mosaïques de l'église.

Au milieu du presbyterium, sous la corde de l'arc de l'abside, s'élevait l'autel (1); les ouvertures où s'emboîtaient les quatre colonnes d'appui subsistent très visibles. C'est à cet endroit que MM. Schneider et Mader découvrirent un bloc de pierre calcaire, non taillé, de 1 mètre de long, 0,60 m. de large et 0,14 m. de haut; placé dans cet état au-dessous de l'autel, sans être touché ni couvert par lui, et, en conséquence restant visible et accessible de tous côtés, ce bloc ne pouvait se trouver là que comme objet de vénération. Tout contre, une mosaïque (de la période de restauration de l'église, fin Ve

(1) Sur les bâtiments annexes, les deux sacristies, les rares inscriptions, etc., cfr SCHNEIDER, *o. c.*, p. 16, 31-32, 53-54.

ou début VI^e siècle) représente un panier laissant apparaître deux pains entiers et deux demi-pains marqués d'une croix, entre deux poissons, allusion claire à la multiplication des pains (1). Nécessairement on songe à la fameuse description, due probablement à Éthérie (390) (2) et reproduite par Pierre Diacre (XII^e siècle) : « Ibidem vero super mare est campus herbosus, habens foenum satis et arbores palmarum multas et iuxta eas septem fontes, qui singuli infinitam aquam emittunt, in quo campo Dominus de quinque panibus et duobus piscibus populum satiavit. *Sane lapis, super quem Dominus panem posuit est factum altarium*, de quo lapide frusta tollunt vendentes pro salute sibi et prodest omnibus. Iuxta cuius ecclesiae parietes via publica transit, ubi Matthaeus Apostolus habuit theloneum. Inde in montem qui iuxta est, est spelunca (var. specula), in qua ascendens beatitudines dixit Salvator ». C'est donc bien cette pierre qui fut vénérée au IV^e siècle comme celle sur laquelle Jésus opéra le miracle de la multiplication des pains.

L'identification de cette église avec l'église élevée au IV^e siècle en souvenir de la multiplication des pains se dégage ainsi de divers indices convergents, qui permettent en même temps de faire l'histoire du monument. Ce sont d'abord les textes des anciens pèlerins, que M. Schneider étudie et discute avec soin (p. 40-50) : Éthérie en 390 dans le texte de Pierre Diacre, Theodosius vers 590 et l'anonyme de Plaisance (570) quant à la localisation du miracle, Arculf (670) permettant de conclure à la disparition de l'église à cette époque, Commemoratorium de casis Dei (vers 800), texte qui fait objection et provoque une étude approfondie de l'auteur. De ces témoignages antiques, M. Schneider conclut : il existait à Et-Tabga, à la fin du IV^e siècle, une église de la multiplication des pains contenant la « pierre du miracle »; elle fut détruite au VII^e siècle et on en perdit le souvenir. L'étude archéologique de l'édifice déblayé conduit à des

(1) Sans doute le symbole est classique pour l'Eucharistie; on trouvera dans SCHNEIDER, *o. c.*, p. 57, les particularités qui distinguent ici de l'image traditionnelle.

(2) Cfr dans SCHNEIDER, p. 40, les arguments qui l'amènent à attribuer à Éthérie l'origine du passage reproduit par Pierre Diacre, d'accord en cela avec Gamurrini (1887) et P. Geyer (1898). Ces arguments sont en partie philologiques (vocabulaire et syntaxe d'Éthérie), en partie fondés sur la présence de l'unique manuscrit d'Éthérie au mont Cassin, monastère de Pierre Diacre.

conclusions parallèles : cette basilique, aussi bien pour son type architectural que pour la technique de ses mosaïques, répond parfaitement à la situation du milieu ou de la fin du IVe siècle; on discerne des traces très nettes de restauration du transept à la fin du Ve ou au début du VIe siècle; peut-être un des nombreux tremblements de terre du Ve siècle avait-il gravement endommagé l'église. Une inscription mutilée dans le sol, près de l'autel, semble dater de la première restauration; M. Schneider croit pouvoir y reconstruire le nom du patriarche Martyrios (478-486) ce qui fixerait la date de ces travaux de réparation. Les pièces de céramique et les monnaies retrouvées ne dépassent pas le VIe siècle et laissent donc conclure que l'église n'a pas subsisté longtemps après cette date.

Ceux qui connaissent l'histoire des monuments palestiniens savent qu'une tradition existant au IVe siècle n'est pas nécessairement primitive et surtout que la désignation d'un rocher, d'une pierre, comme site précis d'un miracle ou d'un autre fait évangélique, n'est souvent qu'une conjecture pieuse, plus ou moins ancienne. D'après les récits évangéliques, la multiplication des pains semblerait plutôt avoir eu lieu sur la rive est du lac de Génésareth. Mais dans l'incertitude qui subsiste, et subsistera peut-être toujours, sur la localisation exacte de plus d'un fait de la vie de Jésus, il nous est extrêmement précieux de fixer d'abord l'endroit où, liturgiquement, le mystère a été vénéré par la piété catholique. L'exploration chrétienne de la Palestine est avant tout l'exploration des sanctuaires, en remontant d'âge en âge, des croisades à l'époque arabe, puis à Justinien, à Constantin et Hélène, et, si possible, au delà encore...

La découverte de l'église de la multiplication des pains nous fait retrouver trois siècles de l'histoire de l'art chrétien, trois siècles de vie religieuse chrétienne au nord du lac de Génésareth; elle représente un résultat très intéressant de la période récente de l'archéologie palestinienne, si active depuis 1918.

Jean LEVIE, S. I.